

**ZOÉ BENOIT, "ARCHISONY"**

du 25 sept. au 8 déc. 2012,  
Vitrine de l'artothèque,  
Bibliothèque de la Part-Dieu, Lyon.



© Zoé Benoit, *Cailloux*, 2012. Extraits de la collection de céramiques mêlée. Réalisation dans le cadre de la résidence à l'artepes-espace d'art contemporain, Annecy.

Zoé Benoit dresse les contours subjectifs d'un lieu par le détour des choses et des êtres qu'elle rencontre. Son travail, à la lisière de l'art, de la géologie, de l'anthropologie et de l'architecture, montre le fruit d'expérimentations, de relevés et d'observations musicals récoltés lors de résidences et regroupés sous l'appellation *Archisony*. Le résultat plastique prend alors de multiples formes, en fonction du lieu et des échanges avec les autochtones, allant de l'installation à la photographie, en passant par le dessin et l'enregistrement sonore. À travers ces différents médiums, l'artiste pose la question de la perception et de la transmission d'un espace par une succession de rapports. Celui d'un artiste et d'un territoire d'abord. À l'aide d'un microphone, il s'agit de capter les vibrations d'un bâtiment, d'éprouver les matériaux même d'un lieu (verre, béton, pierre, etc.) par diverses manipulations et d'en traduire l'énergie ou d'en extraire l'éventuelle musicalité. L'architecture devient alors *archi-textures* à révéler par le son, tout en préservant une certaine part de mystère quant à l'origine des sons enregistrés et laissant alors l'imaginaire de l'auditeur fonctionner à plein. Au couvent de la Tourette d'Éveux où elle fut en résidence en 2011, Zoé Benoit a enregistré les jeux de résonances et d'échos du site (*Une visite au couvent*) en recueillant les sons environnants (le bruit des pas ou le grincement des portes), en intervenant directement sur les murs, alors percutés au moyen de branches d'arbres récoltées à proximité, sculptées par l'artiste et ensuite exposées (*Baguettes*), ou en photographiant la déformation

d'un muret sous l'effet du temps (*Scoliose*). Autant de rapports matériels et immatériels au lieu. Sortes de portraits par métonymie, les *Archisony* en disent finalement moins sur le lieu (l'artiste ne montre d'ailleurs aucune représentation directe d'un bâtiment au sens classique du terme) que sur l'expérience personnelle de ce lieu, non seulement par l'artiste mais aussi par ses occupants. Car, ce qui anime les projets de Zoé Benoit, c'est aussi le rapport de l'artiste aux autres, et de ces derniers à l'espace. Ce sont alors les paroles et les objets rapportés qui « dessinent » un territoire abstrait. Lors de sa résidence dans le quartier des Teppes à Annecy en 2012, elle a ainsi invité les enfants à lui rapporter un caillou (récolte qui a fait l'objet d'un travail céramique, *Cailloux*), à en décrire les qualités physiques et le bruit qu'il fait lorsqu'il tombe dans l'eau (*Pierres qui roulent*). Au couvent, elle a recueilli la description d'un frère quant à son activité de taille des ifs, prolongement sonore direct de la série *Baguettes*. À l'image de ces branches sculptées et dans un même rapport métonymique au lieu, l'artiste utilise les matériaux en présence, qu'ils soient minéraux, végétaux ou composites, sortes d'indices topographiques arbitraires et seule partie tangible d'une *Archisony*. Zoé Benoit a développé une troisième *Archisony* à la Bibliothèque de la Part-Dieu. Ce travail qui fait l'objet d'une exposition traite de cette matière sonore et visuelle qu'est le livre. Autre lieu de silence contraint, la bibliothèque est pour Zoé Benoit une nouvelle occasion de faire parler les murs. [Alexandrine Dhainaut]

**PETER SAUL**

du 14 juillet au 11 nov. 2012,  
Fondation pour l'art contemporain  
Claudine et Jean-Marc Salomon, Alex.



Peter Saul, *Napoleon Crossing the Alps*, 1995. Acrylique sur toile. © courtesy Galerie du Centre, Paris

Poursuivant un parcours personnel depuis plus de cinquante ans, en marge des scènes artistiques américaines, Peter Saul refuse la fonction décorative de la peinture et tient à en faire un objet de réflexion intelligent et divertissant. Se nourrissant autant de références à l'histoire de l'art qu'aux *comic strips* de son enfance ou aux revues de bande dessinée satirique comme *Mad* (découverte à Paris en 1961), ses compositions associent des images populaires et savantes. Peter Saul se présente comme un peintre d'histoire qui aborde les grandes questions de la société contemporaine (guerre, racisme, politique, art, consommation, argent, etc.) avec un regard alternativement critique, humoristique ou transgressif... L'application de la couleur par touches (parties brossées, pointillisme...) l'inscrit dans une tradition picturale et nuance l'effet de peinture aérosol qui ressort sur les reproductions. Rarement présenté en France, son œuvre fait l'objet d'une exposition monographique à la Fondation Salomon près d'Annecy. N'adoptant ni le parti pris de la rétrospective, ni celui de l'accrochage thématique, l'exposition, articulée autour de quarante peintures et d'une quinzaine de dessins réalisés ces vingt dernières années, propose une approche des principales thématiques de l'artiste. Le visiteur est accueilli dans

la chapelle par trois Mona Lisa vomissant de la pizza ou des macarons. Saul s'approprie l'icône tant reprise, détournée et maltraitée durant le XX<sup>e</sup> siècle, cette image abîmée par l'exploitation publicitaire et commerciale écœurante qui empêche désormais de la voir et qui conduit à un ultime détournement indigeste. La salle suivante rassemble d'autres exemples de reprises de tableaux importants de l'histoire de la peinture. Elles ne sont pas à considérer comme des caricatures mais comme des variations ou des prolongements enrichis par un travail de documentation. Dans *Le Radeau de la Méduse* (1990-1992), Peter Saul intègre des fragments de cadavres inspirés par les travaux préparatoires qui gravitent autour du chef-d'œuvre de Géricault. Une salle dédiée aux carnets de notes et aux dessins de l'artiste éclaire le processus de collage des références iconographiques. Enfin, l'accrochage de qualité confronte deux natures mortes des années 2000 situées dans la lignée des « frigos » débordants de victuailles (années soixante) et une série de toiles sur le monde du business ponctuées de commentaires. Les figures difformes de Peter Saul nous projettent dans l'espace fictionnel d'un comix, tout en manipulant quelques repères culturels et historiques occidentaux et en pointant les dérives de notre société. [Gwilherm Perthuis]